

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITE

44, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 66-70

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. CENTRAL 80-62

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Affaire de cœur

Est-ce bien affaire « de cœur » que l'on devrait dire ? Pas précisément. Mais, quand on doit parler de questions aussi délicates, un peu d'imprécision ne mesurera pas. Songez au conseil toujours bon : « Glissez, mortels ; n'appeuyez pas... »

Voilà l'affaire :

Les soldats mariés qui sont au front voudraient voir leur femme de temps en temps. Il y a les permissions, on le sait. Mais les permissions sont courtes et le temps qui s'écoule entre chacune d'elles est incomparablement plus long. Et, sans demander que Joffre les autorise à avoir chacun sa chacune dans la tranchée, les soldats seraient bien contents si l'on instituait des permissions pour les femmes ; permissions de rester auprès de leurs maris le temps, ou partie du temps, que ceux-ci passent au repos, dans les cantonnements de l'arrière, entre deux séjours sur la ligne de feu.

Le projet a des adversaires : quelques Tartuffes, qui n'appartiennent pas tous au clergé, et quelques vieilles fées méchantes qui, parce que leur trogne n'inspire jamais de désir, même à leur perroquet, voudraient condamner toute la jeunesse au supplice qu'elles subissent perpétuellement.

Ces détestables percherons ont manifesté leur réprobation en se voilant la face : et, pour une fois, la laideur sembla disparaître du vieux monde.

Quant aux Tartuffes, ils ont susurré le mot de chasteté.

La chasteté est une attitude dont on parle beaucoup plus qu'on l'observe. Les gens d'Eglise s'en montrent fort partisans, — pour les maris de leurs pénitentes. Le catholicisme en a fait un idéal. Le catholicisme recommande la continence aux petits enfants. Des fillettes de sept ans et des garçons de huit (c'est l'âge des élèves qui suivent le petit catéchisme) sont astreints par les hommes noirs à apprendre mot à mot et à réciter d'étranges dialogues dans le goût de celui-ci :

« Demande. — Le mariage est-il un état bon et saint ?
« Réponse. — Oui, le mariage est un état bon et saint.

« Demande. — N'y a-t-il pas un état plus parfait que celui du mariage ?
« Réponse. — Oui, la virginité chrétienne est un état plus parfait et plus agréable à Dieu que celui du mariage... »

« Demande. — Est-il possible de garder sa virginité avec le secours de la grâce ?
« Réponse. — Oui, il est possible de garder sa virginité avec le secours de la grâce... »

Et on insiste pour démontrer à ces pauvres angelets, qui se gardent pourtant d'en douter, que l'on peut garder sa virginité. On cite aux bambins l'exemple « édifiant » de Sainte-Euphrasie, vierge, qui, à sept ans, s'écriait : « Jésus, je ne veux point d'autre époux que vous ». On leur propose d'imiter Sainte-Genèveviève ; à sept ans aussi, cette jeune personne déclarait « qu'elle désirait depuis longtemps vivre dans une virginité perpétuelle ». On raconte aux marmottes l'histoire de Catherine de Sienne qui, ayant fait, au même âge, le même serment, vit, à dix-sept ans, le démon attaquer son cœur par les tentations les plus humiliantes pour une vierge.

Toutes ces petites filles furent récompensées : parce qu'elles défendaient leur virginité, elles devinrent des saintes ; l'Eglise romaine les canonisa.

Aux délices de la chasteté, décrites par les mystiques, ils préférèrent les joies conjugales et ils y suppléèrent en s'offrant, moyennant quelques francs, les voluptés terrestres que leur dispensa une bonne dame fort compatissante, « Marie-Mange-Mon-Prêt ».

« Marie-Mange-Mon-Prêt » ? Vous ne connaissez pas cette personne ? Les écrivains militaires, ou tout au moins militaristes, qui dévident des phrases aliénantes sur « Rosalie », ne vous ont jamais parlé de « Marie-Mange-Mon-Prêt » ? Les soldats, cependant, la connaissent bien. Et si M. Henri Lavedan et ses pareils veulent conserver l'autorité qu'ils ont acquise en matière de littérature héroïque, ils doivent faire visite à cette matrone. Le « Vieux Mancheur » en a vu bien d'autres, quand, poussé par les ultimes feux de la soixantaine, il rôdait, brûlant d'amour et brûlé de désirs...

« Marie-Mange-Mon-Prêt » c'est, en peu de mots, l'âme-sœur, la femme qui procure aux soldats mobilisés les voluptés qu'ils ne peuvent demander à leurs épouses légitimes, dont le règlement s'obstine à les tenir éloignés !

Le surnom que lui ont donné ses obligés nous dit assez que ses services ne sont pas gratuits, si gracieusement rendus qu'ils soient. Mais « Marie-Mange-Mon-Prêt » peut être intéressée, pire : vénale. On n'en apprécie pas moins ses relations, — faute de mieux.

Bien des mobilisés de la guerre l'avaient connue au temps heureux de leur vingtième année. Partageant avec Dieu le privilège de l'ubiquité, l'obligeante personne était partout, dans chaque faubourg des villes de garnison,

aux barrières de tous les camps. Il n'est pas un soldat qui ne l'ait, peu ou prou, fréquentée, dans les ruelles qui jouent à cache-cache autour de la cathédrale de Nancy, ou sur les remparts de Carcassonne, ou dans d'infâmes baraquements de Mourmelon-le-Petit, non loin du camp de Châlons.

Et maintenant, ils la retrouvent parfois dans leurs cantonnements de guerre, derrière la ligne de feu.

Les règlements, les prohibitions intimident les épouses, les arrêtent, et les gardent loin de leurs maris. Mais les ribaudes n'ont pas de ces timidités, ni de ces craintes, ni de ces respects. Le règlement, elles s'en moquent.

Elles se moquent même de tous les règlements et de toutes les règles. Elles violent le règlement qui interdit aux femmes d'aller dans la zone des armées, et c'est pourquoi le soldat les rencontre, dans ses heures de repos. Mais elles violent avec la même impudence les règles de l'hygiène la plus élémentaire, et c'est pourquoi le soldat qui leur demande quelques instants d'entretien, sort souvent de la conversation en pileux état.

Peut-être douté de l'exactitude de ce qui m'a été rapporté, si je n'avais vu que notre sympathique confrère, « Le Grenadier », du Radical, et d'autres encore, signalaient aussi le mal fait aux soldats par ces « remplaçantes ».

C'est pour que ce mal ne s'étende pas, c'est pour que le nombre des victimes ne croisse pas, qu'il faut bien vite accorder aux soldats du front ce qu'ils demandent : que l'on autorise leurs femmes à passer auprès d'eux, dans les cantonnements de l'arrière, quelques-uns de leurs jours de repos.

Le moral des soldats ne s'en trouverait pas atteint. La santé de la race y gagnerait. Et les gens qui prêchent la population à outrance auraient bientôt de multiples sujets de satisfaction.

Il n'y aura, à partir de cette mesure, que les remplaçantes, les truandelles. Mais on peut trouver pour « Marie-Mange-Mon-Prêt » une compensation : on la mettra en rapport avec les critiques militaires et les écrivains critiques.

Georges CLAIRET.

Mouvement Judiciaire

Par décrets en date du 25 octobre 1916, sont nommés :

Consseiller honoraire, M. Le Sornet, conseiller à la Cour d'appel de Caen.

Présidents honoraires :
M. L. ancien président du tribunal de Versailles ;
M. Parmentier, ancien président du tribunal de Soissons ;
M. de la République près le tribunal de Rochecorbon, M. Ollier de Maréchal, ancien magistrat ;
Substitut du procureur de la République de Fontenay-le-Comte, sur sa demande, M. Orselli, substitut à Corte ;
Substitut du procureur de la République de Corte, M. Médail, substitut à Fernelmont ;
Juge d'instruction au tribunal de Bône, M. Billet, juge d'instruction au même tribunal.

Par décret en date du 27 octobre 1916, sont nommés :

Premier président de la cour d'appel de Rennes, M. Poiry, procureur général près de la dite cour ;
Premier président de la cour d'appel de Caen, M. Vaudruis, président de chambre à la dite cour ;
Premier président de la cour d'appel d'Alger, M. Charignon, président du tribunal de Toulouse ;
Premier président de la cour d'appel de Montpellier, M. Montégut, président de chambre à la dite cour ;
Procureur général près la cour d'appel de Toulouse, M. Grand, substitut du procureur général à Paris ;
Président de chambre à la cour d'appel de Paris, M. Fabre, conseiller à la dite cour ;
Président de chambre à la cour d'appel de Paris, M. de Vallès, conseiller à la dite cour ;
Président du tribunal de Toulouse, M. Bourgaud, vice-président du dit tribunal ;
Président de chambre de la Seine, M. Adrien, conseiller honoraire à la cour d'appel de Bastia. — (Havas.)

LES PERMISSIONNAIRES

M. Connevot, député, avait demandé à M. le ministre de la guerre que la gratuité des voyages soit accordée aux militaires bénéficiaires de permissions exceptionnelles pour naissances d'enfant ou décès de parents.

Le général Roques vient de faire connaître au député de la Creuse qu'il a fait mettre aussitôt cette question à l'ordre et qu'une solution interviendra prochainement.

Une Ligue des Nations

DÉCLARATIONS DE M. WILSON

New-York, 27 octobre. — Dans un discours qu'il a prononcé, hier, à Cincinnati (Ohio), M. Wilson s'est montré favorable à une Ligue des Nations, après la guerre actuelle, en vue du maintien de la paix.

Le Président prévoit que la guerre qui met l'Europe à feu et à sang sera la dernière guerre mondiale, à laquelle les Etats-Unis pourront ne pas participer. La Nation, dit-il, devra être prête en tous temps pour faire usage de toutes ses forces, si cela est nécessaire dans le but d'empêcher le déclenchement d'une nouvelle guerre.

Nos Permanences

AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs sont priés de prendre note que, par suite de l'absence de plusieurs de nos collaborateurs, nous sommes obligés de suspendre nos permanences pendant quelques jours.

La permanence de la rue Drouot pour la question des loyers fonctionnera régulièrement à partir du samedi 4 novembre.

LA GUERRE

Les Textes Ennemis

Est-ce qu'il ne serait plus interdit de publier les communiqués ennemis ? Voilà que la plupart des journaux du matin ont osé insérer le texte par lequel l'Etat-major allemand a dû annoncer à nos ennemis la perte du fort de Douaumont.

Après eux, reproduisons-en les termes :

Dans la journée d'avant-hier, les Français ont attaqué au nord-est de Verdun, favorisés par le temps brumeux. Ils se sont avancés, en dépassant les tranchées bouleversées, jusqu'au village et au fort de Douaumont.

Le fort, en proie à l'incendie, avait été évacué par la garnison, qui n'a plus réussi à reprendre pied dans le fort avant l'ennemi.

Nos troupes ont, en grande partie, sur un ordre formel, et à contre-cœur, occupé les positions préparées à l'avance et fortement établies au nord.

Je reconnais volontiers qu'il est particulièrement réjouissant de voir l'ennemi obligé de prodiguer les formules habiles pour faire avorter une pilule, en somme désagréable.

Seulement, on se demande pourquoi on n'offre pas plus souvent au public français le réconfort de la lecture des communiqués ennemis. Nos affaires ne vont pas si mal ! Quand il y a des accros, comme il s'en produit actuellement en Roumanie, nous ne les cachons pas à nos concitoyens, et les journaux ont tous les éléments nécessaires pour empêcher que les événements fâcheux ne soient aggravés de l'incompréhension populaire.

Or, ou les communiqués ennemis rapportent assez fidèlement les événements militaires, et il ne peut y avoir aucun dommage à ce que le public français les connaisse, ou ils sont mensongers.

S'ils sont fidèles, les nôtres l'étant également, ils ne peuvent que concorder.

S'ils ne le sont pas, ce n'est pas sans plaisir que le public français verrait que l'ennemi en est réduit à remporter des victoires à coups de mots sonores et que, pour remonter le moral des peuples des empires du centre, il est nécessaire de toujours mentir.

Dans l'un et l'autre cas, la publication des communiqués ennemis apparaît comme une chose désirable.

Peut-être objectera-t-on que cela pourrait permettre à nos adversaires de donner des informations avant que nous soyons en mesure de les faire.

P. S. — C'est M. de Koerber qui succède au comte Strzgh. Le nouveau président du Conseil autrichien se fit remarquer comme gouverneur de Bosnie-Herzégovine en trahissant impitoyablement les populations slaves.

M. de Koerber a toute la confiance de l'Allemagne. Ce n'est pas sans curiosité que nous attendons les commentaires que nous manqueront pas de faire sur cet événement nos incorrigibles austrophiles des partis de droite. — Général N...

SUR TOUS LES FRONTS

Légers progrès au sud de Vaux

Dans la Somme, il pleut ; le mauvais temps gêne également les opérations balkaniques

Communiqués Officiels

817^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

27 octobre, 15 heures.

Sur le front de la Somme, canonnade intermittente. Nos tirs d'artillerie ont fait explosion un dépôt de munitions dans la région de Gemont-Albaincourt.

Au nord de Verdun, nous avons effectué pendant la nuit des opérations de détail dans le secteur, à l'ouest et au sud du fort de Vaux. Nous avons fait une centaine de prisonniers et réalisé quelques progrès au cours de ces actions. L'ennemi a violemment bombardé nos positions dans la région de Douaumont et de Ghenois.

Rien à signaler sur le reste du front.

Dans la nuit du 26 au 27, nos avions de bombardement ont jeté 40 obus sur la gare de Grandpré, 8 sur celle de Challergues, 30 sur les bivouacs ennemis de Frétoy-le-Château et d'Avricourt (nord de Lassigny), où deux incendies ont été constatés.

Dans la même nuit, 40 de nos avions ont lancé 240 obus de 120 sur la gare de Conflans, et 30 de même calibre sur la gare de Courcelles. Les objectifs ont été atteints par de nombreux projectiles. Un autre de nos appareils a jeté 6 obus sur la voie ferrée de Pagny-sur-Moselle.

COMMUNIQUE D'ORIENT

Aucun événement important à signaler. Le mauvais temps continue à gêner les opérations.

Les raisons du repli roumain

Londres, 27 octobre. — De Petrograd au « Daily Telegraph » :

« Les milieux militaires affirment que le retrait des forces russo-roumaines de la ligne Constantza-Magidja fut le résultat de considérations purement stratégiques. L'armée se replia en ordre par environ 5 kilomètres, hébété, infligeant de sérieuses pertes à l'ennemi, dont elle retardait l'avance. »

Quant à la cause immédiate du repli, il faut la trouver dans le renforcement par trois divisions de l'armée de Mackensen qui en compte maintenant 10, ce qui représente une division par ordre pour 5 kilomètres.

Quant à l'offensive de Falkenhayn en exécution le 16 septembre, qu'avait longtemps les troupes roumaines et leurs alliés réussirent à annuler les succès obtenus par l'ennemi. — (Information.)

Etats-Unis et Mexique

Le général Villa

attaquera-t-il Chihuahua ?

Washington, 26 octobre. — Le département de la guerre a reçu hier la nouvelle qu'après avoir battu les carranzistes près de Santa-Isabel, le général Villa était dit, on campé à quelques milles de la ville de Chihuahua, qu'il se proposait d'attaquer. D'autre part, le général Trevino a démen-

si la victoire des rebelles à Santa-Isabel, et qu'il eût lui-même l'intention de quitter la ville.

En tous cas, la situation est trop incertaine pour que les autorités américaines songent à réduire les forces patrouillant à la frontière ou à retirer de sitôt la colonne opérant au Mexique. — (Havas.)

Attaque simulée ?

Washington, 27 octobre. — Le département de la guerre annonce qu'il a reçu des renseignements définitifs d'après lesquels les adversaires politiques du gouvernement des Etats-Unis se sont entendus avec le général Villa et des chefs de bandes, pour combiner une attaque simulée contre les troupes américaines, à la frontière, ou contre une ville frontalière, avant l'élection présidentielle afin de créer un sentiment, contre l'administration.

Des ordres ont été envoyés aux commandants américains des postes frontalières, dont les forces sont prêtes. — (Havas.)

Bourse de Paris

DU VENDREDI 27 OCTOBRE 1916

Transactions clairsemées au Parquet, tardifs qu'en Coulisse, le marché est agité ; les industrielles, russes font bonne contenance, recul accusé de la Colombie.

Fonds d'Etat : Français 3 0/0, 61.10 ; 5 0/0, 90. — Extérieur, 97.50. — Rente 1891-14, 59.40. — Consolidé 4 0/0, 69.

Actions diverses : Banque de Paris, 1.068. — Union Parisienne, 671. — Crédit Foncier, 700. — Lyon, 1.035. — Andalous, 401. — Suez, 4.438. — Omnibus, 410. — Dynamite, 812. — Say ord., 497. — Monaco, 2.868 ; 1/2, 366. — Cauchemez, 133. — Malacca, 115. — Malak, 733. — Hartmann, 463. — Dnieprovienska, 3.000. — Toula, 1.582. — Provoznik, 495.

Valeurs minières : Balkan, 1.485. — Liégeois, 353. — Colombie, 830. — Rio, 1.750. — Tharsis, 141. — Spassky, 55.25. — Tanganyika, 67.50.

Billet du Soir

Petits Métiers de Guerre

La guerre a fait plus pour la propagande féministe que toutes les démonstrations et les extravagances des suffragettes névropathes.

Les sèches pédagogues élaborant d'innombrables programmes, les vieilles demoiselles qui traitent leurs déshérités de la Sorbonne, édictant la sévère sentence « anti homo » et nourrissant de leurs mières déshillusions leurs griefs contre le mâle, au lieu de la gagner, ont fait faire de grands progrès dans le ridicule à la cause du féminisme.

Aujourd'hui, devant la situation tragique créée par les bouleversements, on a oublié l'écho en voix de fausset des vaines palabres, l'incohérence des programmes irréalisables promulgués par une foule d'actions féministes.

La guerre atroce a brutalement arraché aux familles leurs soutiens, au pays sa main-d'œuvre.

Spontanément, les femmes se sont adaptées aux événements ; elles ont remplacé le petit, dans presque tous les corps de métier, le personnel masculin, leurs maris, leurs pères ou leurs frères... Et dans ces temps où l'étonnement n'est plus de mise, on trouve tout naturel que ces ménagères, ces mères de famille se soient assises aussi justement à la tâche rude du travailleur.

En vérité, les actes présents ont dépassé la conception que je me faisais du féminisme et les résultats sont de loin supérieurs à ceux que pressentaient les plus farouches adeptes du mouvement.

C'est ainsi que les métiers les plus hardis, les plus « contre nature » féminine, sont devenus un jeu pour nos patriennes. Après les wattomans, les contrôleuses, les usinières, nous avons nos petites porteuces de journaux.

Véloces sur leur « bécan », elles évoluent dans les rues de la capitale, dans les tournées, les plus « contre nature » féminine, sont devenues un jeu pour nos patriennes.

Après les wattomans, les contrôleuses, les usinières, nous avons nos petites porteuces de journaux.

Des faubourgs pauvres elles viennent chercher au Croissant la pitance de toute une famille peut-être.

Celle-ci, que j'ai interrogée, sous la toque de laine, avait une petite figure chiffonnée piquée de grandes yeux malicieuses et candides à la fois.

« Bon, oui, on s'y fait... le grand frangin est parti, l'autre a été tué, les encadrements les plus touffus... Dans ces tristes jours d'automne, sur le pavé boueux, fertile en dérapages, elle volent, les petites porteuces de journaux, mais ne tombent jamais... »

« Les faubourgs pauvres elles viennent chercher au Croissant la pitance de toute une famille peut-être. »

Celle-ci, que j'ai interrogée, sous la toque de laine, avait une petite figure chiffonnée piquée de grandes yeux malicieuses et candides à la fois.

« Bon, oui, on s'y fait... le grand frangin est parti, l'autre a été tué, les encadrements les plus touffus... Dans ces tristes jours d'automne, sur le pavé boueux, fertile en dérapages, elle volent, les petites porteuces de journaux, mais ne tombent jamais... »

« Les faubourgs pauvres elles viennent chercher au Croissant la pitance de toute une famille peut-être. »

Celle-ci, que j'ai interrogée, sous la toque de laine, avait une petite figure chiffonnée piquée de grandes yeux malicieuses et candides à la fois.

« Bon, oui, on s'y fait... le grand frangin est parti, l'autre a été tué, les encadrements les plus touffus... Dans ces tristes jours d'automne, sur le pavé boueux, fertile en dérapages, elle volent, les petites porteuces de journaux, mais ne tombent jamais... »

« Les faubourgs pauvres elles viennent chercher au Croissant la pitance de toute une famille peut-être. »

COMMUNIQUE BRITANNIQUE

Il a plu très fortement toute la nuit. L'artillerie ennemie a montré de l'activité au sud de l'Ancère. Nous avons exécuté avec succès dans le même secteur, un coup de main sur les tranchées allemandes.

Rien à signaler sur le reste du front.

COMMUNIQUE PORTUGAIS

Lourde-Marquês, 26 octobre. — Officiel. — Samedi, un groupe de reconnaissances a rencontré l'ennemi à Nabalua, le fort a été repris. Dimanche, une nouvelle rencontre avec l'ennemi a eu pour résultat de forcer le retrait précipité de celui-ci qui abandonna des armes, des munitions et des outils. Les pertes portugaises sont de un Européen tué ; un Européen et trois indigènes blessés légèrement.

COMMUNIQUE DE L'EMPRUNT

Aux souscriptions individuelles, qui progressent toujours régulièrement, avec un bel élan patriotique, s'ajoutent maintenant les souscriptions des écoles, des ouvriers, et des grandes associations professionnelles.

Afin de faciliter les versements, les guichets du Trésor et des bureaux de poste seront ouverts le dimanche 29 octobre, jour de la clôture de l'emprunt, de 9 heures du matin, à 4 heures de l'après-midi.

La plupart des intermédiaires qui reçoivent les souscriptions tiendront également leurs guichets ouverts.

Un Chahut au Quartier Latin

L'autre son de cloche

La cour de la Faculté des Lettres présente une animation extraordinaire. Des groupes de candidats-bacheliers, discutent leurs chances.

Les grosses mesdames essouffées s'épongent le front et détaillent presque d'angoisse, l'aspect impatientement le retour de leurs rejetons, aux « prises » avec les examinateurs.

Des doctes professeurs arpentent les couloirs ou prodigent aux candidats leurs conseils et leurs injonctions paternelles.

Pour l'honneur du lycée, Uniel ne flanchera pas !

Et une mère à son fils :
« Pour l'honneur de la famille, Octave, sois reçu ! »

Les pauvres « martyrs » énervés au sortir du « Supplique de la question », éprouvent le besoin de s'étendre, de bavarder.

« Ça y est, je suis recalé, c'est sûr !... »
« Ou bien ?... Je crois que ça va bien marcher. »

Au dehors, dans la rue de la Sorbonne, quelques agents cyclistes et pédestres préviennent de leur autorité tout germe d'insurrection.

« Allons, circulez, circulez ! »

D'ailleurs le calme est presque complet. Il paraît que demain vendredi la proclamation des résultats pourrait amener un nouveau chahut...

« Monsieur Uri, s'il vous plaît ? »
« Monsieur Uri, s'il vous plaît ? »
« Monsieur Uri, s'il vous plaît ? »

Dans les couloirs du secrétariat, MM. les examinateurs vont et viennent. Après avoir écouté les doléances des candidats, ces Messieurs vont-ils faire vibrer pour le Bonnet Rouge l'autre son de cloche ?

« DES PERES ! DE VRAIS PERES !... »

« Non, non ! je ne vous dirai rien ! Absolution rien ! »

« Mais enfin ?... »

Hélas ! l'examinateur rebelle aux interviews, sur une dernière dérogation véhémente, s'est enfoncé dans le secrétariat.

« N'insistez pas, mon cher monsieur, je ne peux rien vous dire... »

Et la porte du secrétariat se referme à nouveau sur un second « rebelle », m'enlève tout espoir d'entendre l'autre son de cloche.

Tant pis ! s'il en est ainsi, nous donnerons raison aux élèves !

Décidément, ces professeurs sont, dans l'exercice de leur terrible fonction, implacables pour les journaliers.

Pas fois, heureusement !

« Nous sommes des pères, de vrais pères pour nos candidats ! Et comme tout bon père doit être, nous sommes justes. »

« Il ne faut pas s'exagérer outre mesure cette effervescence de quelques turbulents, les plus mauvais élèves, allez. Ces mécontents ont réussi à entraîner quelques bons ; la jeunesse n'aime pas les désillusions et le dépit de se voir refusé est pour beaucoup dans l'affaire. »

« Nous sommes des pères, de vrais pères et plus d'indulgence serait un manquement à notre devoir. »

Bon professeur, mon existence passée de potache a bien connu votre indulgence toute paternelle, dont le souvenir me fait frémir encore... »

« TOUT COMME POUR LA VIE CHERE »

Un autre examinateur veut bien pour le Bonnet Rouge, entreprendre à la consigne de silence que ses collègues se sont imposés.

« Il faut considérer que la plupart des candidats que nous examinons sont le rebut des examens de juillet. Cela explique leur mécontentement de se voir recalés à nouveau. »

« Enfin, vous êtes plus indulgent qu'en temps de paix ? »

« En 1917, notre indulgence fut tellement grande que presque tous nos candidats furent reçus. En 1915, pour éviter de tels excès, on nous recommanda d'être un peu moins indulgents. »

« Et c'est ainsi ? »

« C'est-à-dire que vous n'êtes pas plus indulgents qu'en temps de paix. C'est-à-dire que votre sévérité exagérée, tout comme la charité de la vie. »

LES POILUS CANDIDATS

« Pardons, M. le professeur, je me suis laissé dire que des soldats, retour du front, exprès pour subir les épreuves du baccalauréat, se plaignent de votre dureté à leur égard... »

« C'est faux ! Absolument faux ! Nous savons qu'un poilu n'a pas dans les tranchées les loisirs suffisants pour « potasser » un examen, tout comme un civil. »

« Nous avons des instructions à ce sujet et je vous affirme que ces soldats n'ont pas à se plaindre. »

« Naturellement, il serait risible d'espérer que sur la seule qualité de soldats nous allons agréer d'emblée des candidats nuls... Ce serait mal servir le pays ! »

« Croyez-le, Monsieur, notre tâche est ingrate ; on est injuste à notre égard. Nous ne demandons qu'à examiner des élèves brillants, mais hélas ! il faut se rendre compte que l'état de choses actuel est néfaste à l'enseignement. Les mobilisés, comme je vous le disais, ne peuvent pas étudier comme il le faudrait. Beaucoup de jeunes gens, après d'être appelés, présentent leurs études... »

« Et ces demoiselles ?... »

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

LES DEMOISELLES...

« Ces demoiselles, au contraire, ont tout le loisir d'étudier, elles s'y appliquent admirablement, et nous sommes étonnés de leur savoir. »

« Ce qui produit bien des jalouses... »

« Nous sommes justes, très justes, et quand nous récompensons d'une bonne note le savoir d'une candidate, ce n'est pas par galanterie française, mais par un devoir d'équité. »

« Tout près de nous passent des groupes de petites « Sorbonnelles », la serviette au manoir sous le bras, élégantes et riennes, elles passent et vont à l'assaut des less

